

L'usage de ces allumettes étant dangereux, dit le Journal du droit administratif, l'autorité administrative locale peut en défendre la vente.

Les touristes, amateurs d'aller contempler le spectacle grandiose de la haute marée, ont été désappointés de la façon la plus complète: les eaux de la fameuse marée d'hier n'ont atteint que 5 mètres 60. Il est vrai d'ajouter que la veille, à cause du gros temps, la côte a été de 5 mètres 90.

Ces renseignements sont confirmés par une dépêche adressée à M. le préfet du Nord. Le phénomène maritime avait amené une grande affluence de curieux dans les ports de Calais, Boulogne, Dunkerque et Ostende.

A Dunkerque, pour consoler leurs compagnons de voyage, quelques mauvais plaisants, s'appuyant sur les prédictions infallibles de M. Babinet, leur ont affirmé que par suite d'une décision de l'illustre savant, la grande marée séculaire est remise au mois de septembre.

Malheureusement, ont-ils ajouté, la dépêche annonçant cette importante nouvelle est arrivée pendant la nuit.

Nous lisons dans le Journal du Havre :

S'il y a eu déception complète pour la grande affluence de curieux qui suivaient, avant-hier soir, le mouvement ascensionnel de la marée, au Havre, en revanche, le retrait des eaux a présenté un intéressant spectacle. — Le poutier sud était découvert à plus de 300 mètres; les bancs de sable de l'embouchure de la Seine prenaient des proportions macabres, et on voyait fleurir la lame à la crête du banc des Petites-Buttes, à peu de distance de l'ouverture du port.

Les mêmes circonstances atmosphériques, qui réduisent à des proportions relativement faibles la hauteur des marées sur nos rivages, ajoute ce journal, occasionnent un effet opposé sur les côtes d'Angleterre. — Il paraît, d'après le récit des voyageurs arrivés par le bateau de Southampton, que le temps est affreux là-bas. Mercredi, un terrible ouragan a passé sur Londres, et les vents ont considérablement enflé la masse des eaux soulevées par la syzygie.

Des lettres particulières annoncent qu'un ouragan a soufflé sur Paris avant-hier et a renversé sur le pavé un nombre considérable de tuyaux de cheminées. Déjà la tempête avait causé, il y a quelques jours, des dégâts incalculables et plusieurs personnes avaient été assez grièvement blessées.

Nous apprenons que, sur la frontière de la Belgique, un vent furieux a déraciné des arbres, enlevé des toitures et renversé des cheminées.

Nous n'avons eu, fort heureusement, aucun accident de ce genre à Roubaix: quelques vieilles murailles sont tombées, leur chute n'a blessé personne. On a constaté qu'un cimetière, deux monuments, que leur poids semblait garantir de la violence du vent, ont été arrachés du sol et brisés. Beaucoup de petites croix ont été renversées.

Au marché aux grains de Lille, de mercredi, il y a eu une baisse moyenne de 43 centimes à l'hectolitre.

FAITS DIVERS.

Un vent furieux, après une pluie de neige, a soufflé sur Paris, et a renversé sur le pavé un nombre considérable de tuyaux de cheminées. On ne s'est donc pas étonné d'apprendre que la malle n'avait pu traverser la Manche cette nuit-là.

demanda la comtesse presque avec joie. Depuis que je suis seule et délaissée, depuis que je sens que je ne puis plus rien être pour ma patrie, je n'ai plus qu'un seul et ardent désir: habiter Vienne, où je serai assez près de Votre Majesté et de la grande Marie-Thérèse pour me réchauffer parfois, quoique bien loin, aux rayons du soleil de votre gloire. Vous, sire, et votre auguste mère, vous êtes les seuls qui dans ces temps malheureux ayez eu pitié de ma patrie, les seuls qui vous soyez généreusement intéressés à elle. Mon cœur fléchit donc devant vous et devant l'impératrice avec reconnaissance et humilité, car il sait que tout ce qu'il a encore de joie et de bonheur à attendre ne peut lui venir que de vous et d'elle.

Ah! et ce langage est celui de ce cœur fier qui n'avait pas encore reconnu de maître! s'écria l'empereur en souriant et en tendant la main à la comtesse. Venez à Vienne: votre cœur n'aura pas besoin de fléchir; vous pourrez dresser fièrement la tête devant nous, car la fierté sied à ravir à votre beauté majestueuse. Venez, et si vous n'avez pas de relations, pas de connaissances dans la capitale, j'aurai soin de vous en procurer.

J'ai à Vienne une proche parente, la grande maîtresse des cérémonies de l'impératrice.

Oh! alors vous n'avez pas besoin de mes services; il pourrait bien arriver, au contraire, que j'aie quelque jour recours aux vôtres. Madame de Salmour est en grande faveur auprès de l'impératrice, et elle est plus puissante que moi.

Sire, je n'irai à Vienne que si Votre Majesté me le permet et daigne me promettre sa protection, murmura la comtesse, en fixant sur Joseph un regard profondément suppliant.

— On écrit de Versailles, le 7 mars: « On se rappelle le duel qui eut lieu, il y a quelque temps, entre M. Edmond About et un des rédacteurs du journal l'Orphéon, M. Vaudin. Cette rencontre, amenée par une polémique de journal, s'étant terminée par une blessure légère que reçut M. About, le parquet de Versailles, dans le ressort duquel le duel avait eu lieu, a poursuivi M. Vaudin, comme auteur de blessures volontaires, et les témoins comme complices.

Le tribunal de police correctionnelle, saisi de cette affaire, a prononcé aujourd'hui une condamnation d'un mois de prison contre M. Vaudin. Les témoins ont été condamnés à 100 fr. d'amende.

M. X..., voyageur d'une maison de commerce de Paris, et qui, il y a quelques jours, faisait le trajet d'Aurillac à Brioude, racontait que, pour gravir le mont de Cantal, la diligence était escortée par une douzaine de paysans, qui tantôt débattaient la neige avec des pelles et des pioches, tantôt, quand la route bordait un précipice, s'accrochaient à des cordes attachées à l'impériale pour maintenir le véhicule, que les chaos auraient pu, sans cela, faire culbuter dans l'abîme.

Quand on arrivait aux relais, les voyageurs transis devaient, avant d'aller se réchauffer, rester quelque temps dans une pièce à température intermédiaire, pour éviter les accidents d'une trop subite transition; quant aux mulets de l'attelage, on leur lavait, à l'eau tiède, les naseaux, les oreilles et les yeux.

A l'une des auberges de la route, monta dans la voiture un nouveau voyageur: c'était un huissier des environs, qui, parti de son étude pour aller porter dans un village voisin une assignation à comparaître, avait été pris par les bourrasques et obligé de rester dans cette auberge pendant six jours, de sorte que les délais de comparution étaient expirés sans que l'assignation fût remise.

Dans une autre maison, se trouvait un mort que l'on gardait depuis quinze jours sans pouvoir aller l'enterrer.

Ailleurs, c'était une famille dont le chef était sorti depuis une semaine, et dont on n'avait pas de nouvelles; peut-être était-il emprisonné dans quelque habitation de la montagne comme notre huissier l'avait été dans l'auberge; mais peut-être aussi avait-il disparu sous les neiges perfides; que de larmes! que d'angoisses!...

Chaque année au dégel, on retrouve les corps de quelques-uns de ces pauvres égarés; mais il en est d'autres aussi dont on n'entend plus jamais parler, ce sont les aigles et les vautours qui servent de sépultures à leurs cadavres perdus!

C'est quand on a vu ou entendu raconter quelques-uns de ces drames de l'hiver, que l'on comprend tout ce qu'il y a de tristesse et d'effroi dans ces mots prononcés par les montagnards: « Voici la neige! »

Les journaux ont souvent signalé les funestes conséquences dues à l'usage de l'absinthe devenu si fréquent de nos jours. La Gazette des Hôpitaux vient de traiter à son tour ce sujet dans un article ex professo, où se trouvent énumérés les ravages graduels, les désordres irrémédiables produits par le poison, aux effets verdoyants.

Il résulte de cet article que l'absinthe entre malheureusement pour un chiffre considérable dans les décès de chaque année en France et surtout en Algérie. C'est un fait incontestable qui repose sur des documents officiels empruntés aux statistiques mortuaires.

Je vous le promets, répondit-il avec vivacité. Je vous enverrai dès aujourd'hui une lettre de recommandation pour ma mère, et vous pourrez la lui présenter dès votre arrivée à Vienne. Quand comptez-vous partir? Je ne vous engage pas à rester ici, car nous y sommes comme dans un camp; nos pensées et notre temps appartiennent à la guerre, et nous n'avons que quelques instants fugitifs pour les arts et pour la beauté. Vous nous avez rendu ces moments doublement délicieux, et je vous en remercie. Mais partez, car je crains que le roi de Prusse ne vous en veuille de la romance que vous nous avez chantée. Il est devenu vieux et insensible, l'idéal s'est flétri sous ses mains guerrières, et peut-être ne comprend-il plus la poésie de votre amour. Allez donc à Vienne, portez mes salutations à l'impératrice, et espérons que tous les bons souhaits que je forme pour vous auront l'approbation de Sa Majesté. Voici l'heure où le roi de Prusse m'attend pour souper: il faut donc que je vous quitte; mais je suis heureux de pouvoir dire: Au revoir!

Il s'inclina profondément et gagna la porte d'un pas rapide; mais, sur le point de sortir, il se retourna et revint vers la comtesse.

N'est-ce pas, dit-il d'une voix douce, si un jour j'acquiers des droits à votre reconnaissance, vous me récompenserez en me chantant l'air de tout à l'heure?

Sire, répondit-elle le regard rayonnant, Votre Majesté vient de mériter une si profonde reconnaissance de ma part, que mon pauvre cœur n'a point de mots pour l'exprimer. Que mes chants parlent donc pour moi! je chanterai aussi souvent que Votre Majesté me le permettra.

Eh bien, je ne tarderai pas à vous rappeller cette promesse à Vienne, reprit Joseph, qui la salua gracieusement de la tête, tout en traversant le salon.

Pour ne parler que du monde des lettres et des arts, combien de tombes creusées hélas! avant le temps, par ce perfide breuvage! Que de victimes illustres même l'auteur de l'article eût pu nommer! mais il a cru devoir respecter leur dernier sommeil! Il cite seulement un de ses anciens camarades d'études, jeune homme d'un esprit remarquable et que l'absinthe a graduellement abaissé et éteint.

De déchéance en déchéance, ce malheureux en est arrivé à perdre tout sentiment de sa dignité: on l'entend le matin crier dans les rues des bretelles à 13 sous; le soir, il vend, aux abords des théâtres, des billets à prix réduit... Le corps a résisté jusqu'à un certain point, aux ravages de l'intoxication, mais l'intelligence tout entière y a succombé.

Un affreux événement, dit le Nogentais, arrivé jeudi dernier, a douloureusement impressionné le bourg de Theil:

A la suite d'un repas de noces, quelques invités s'étaient rendus au moulin à papier pour visiter l'usine. Parmi eux, un jeune soldat de vingt-cinq ans, nommé Larsonneau, qui avait obtenu un congé pour assister à ce mariage, s'approcha imprudemment des rouages; en un instant, il fut saisi par la jambe, attiré dans les engrenages, avec cette force irrésistible d'un volant qui fait plus de 300 tours à la minute, puis mutilé, broyé sous les yeux de ses compagnons épouvantés et impuissants à le secourir.

Quand il fut possible d'arrêter le moulin, on ne dégagna qu'un cadavre informe.

L'Estafette de Kansas, un petit journal français, grand comme la main, renait de ses cendres, à Leavenworth, après une suspension de quatre mois. Son rédacteur en chef, M. Frank F. Barclay, publie en tête de ses colonnes une profession de foi dont voici la péroraison:

Notre publication n'est pas une entreprise commerciale, — mais bien une affaire de satisfaction personnelle.

Fantaisie de grand seigneur! dira-t-on. Non pas, mes beaux messieurs, — mais fantaisie de pauvre homme, qui se trouve bien largement rémunéré, si son labeur lui rapporte le pain quotidien, arrosé de quelques gouttes de la douce quiétude que l'on éprouve en songeant que l'on a pu faire quelque peu de bien à ses semblables.

Et plus loin:

L'abonnement, que nous fixons à vingt-cinq sous par trimestre, pourra nous être payé, par les personnes du dehors, au moyen de timbres-poste. Nous nous ferons un plaisir d'envoyer gratuitement notre feuille aux personnes indigentes qui nous en feront la demande; mais ceux qui peuvent payer sont invités à nous envoyer le prix de leur abonnement.

L'Estafette ne peut manquer d'avoir beaucoup d'abonnés.

On lit dans une correspondance de Saint-Petersbourg:

L'empereur de Russie lit très attentivement la Cloche, de Londres. Le numéro du 1^{er} février tardant à lui parvenir, il l'avait réclamé plusieurs fois, et ne l'obtint que quinze jours après son apparition. Le lendemain, le grand-duc Constantin vint chez lui et lui dit:

Eh bien! la Cloche est aujourd'hui bien retentissante.

Mais non, lui répondit l'empereur, je n'y ai rien trouvé qui m'ait frappé.

Comment rien? et ces atroces détails

Elle le suivit longtemps de yeux, debout à la place où il l'avait laissée; elle prêta longtemps l'oreille aux sons de sa voix qu'elle entendait dans l'antichambre et au bruit de ses pas qui expira dans le lointain.

Elle était encore là, immobile, respirant à peine, lorsque la porte s'ouvrit brusquement et que Matuschka se précipita dans la pièce, la figure radieuse, agitant une bourse dans sa main.

O maîtres, que l'empereur est bon et noble! s'écria-t-elle. Voyez donc cette bourse! Elle contient cinq cents louis d'or. Il me l'a donnée pour les dépenses de votre voyage!

La comtesse poussa un cri perçant, et une vive rougeur colora tout à coup ses joues pâles.

Une aumône! s'écria-t-elle d'un ton douloureux; il me traite comme une mendiante!

Et, d'un geste passionné, elle se couvrit le visage de ses deux mains et pleura amèrement.

Non, maîtresse, dit tristement Matuschka, il ne vous traite pas comme une mendiante; il m'a dit que, vous ayant engagée à aller à Vienne, il a bien le droit de se regarder comme votre maréchal et de subvenir aux frais de votre voyage.

La comtesse laissa glisser ses mains de dessus son visage, et ses yeux enflammés se fixèrent sur Matuschka avec une expression de fier mépris.

Va sur-le champ trouver l'empereur, dit-elle. Prie et supplie jusqu'à ce qu'il l'admette en sa présence. Alors tu déposeras cette bourse à ses pieds et tu lui diras: « Pardonnez-moi,

sur le martyre que Boutakof a fait subir à un matelot?

Quel martyr? quel matelot? je n'ai rien vu.

Le grand-duc tira alors de sa poche le journal et le déploya sous les yeux de Sa Majesté.

Enquête faite, il s'est découvert que, pour cacher à l'empereur l'article en question, on avait imprimé, dans sa propre imprimerie impériale, un faux numéro de la Cloche, dans lequel on avait habilement remplacé par une page littéraire les faits que M. Herzen, l'éditeur, espérait révéler à Sa Majesté.

Nous engageons les fatalistes à prendre connaissance du fait suivant, extrait du Courrier des États-Unis du 1^{er} février:

Mme Ch. Way d'Akron (Ohio) étant morte, il y a de cela huit ou dix jours, son mari et sa famille accompagnèrent ses restes à un cimetière assez éloigné. Le convoi se composait de deux voitures et un tilbury ouvert.

En revenant, une des deux voitures ayant heurté un monticule, versait si malheureusement qu'une demoiselle Reed, qui se trouvait à l'intérieur, se brisa l'épine dorsale en tombant et resta morte sur le coup. On plaça le corps dans l'autre voiture, et l'on se hâta vers le logis.

Mais voici qu'un peu plus loin, à une descente, un M. Tickler, qui conduisait le tilbury, rompit une des rênes, s'embarrassa les jambes l'un dans l'autre, fut jeté à bas du véhicule sur la route, et ne put être relevé qu'horriblement lacéré, avec plusieurs os rompus. Il était sans connaissance, lorsqu'on l'étendit dans la seule voiture encore en état, près du cadavre de miss Reed, et l'on se hâta plus que jamais de rentrer.

La voiture passait les chutes de Cuyahoga, lorsqu'au moment de traverser la voie ferrée, le sifflet de la locomotive se fit entendre. La personne qui conduisait arrêta précipitamment les chevaux qui se cabrèrent effrayés, et reculèrent avec tant de précipitation, que voiture, chevaux et voyageurs, tout culbuta dans l'eau, tandis que le train passait à pleine vapeur. De prompts secours empêchèrent heureusement que la mort ne fit de nouvelles victimes dans la petite bande; mais M. Way eut une jambe cassée, ainsi qu'un des deux os de l'avant-bras.

Voilà un enterrement néfaste s'il en fut.

VARIÉTÉS.

LE TABAC.

Allumez un cigare, mon cher lecteur et prêtez-moi un peu d'attention. Nous allons parler du tabac.

S'il est un impôt raisonnable, bien placé, c'est l'impôt sur le tabac. On peut dire que l'impôt du tabac a dû s'établir graduellement, de lui-même, et sans que personne l'ait ni prévu, ni prémédité.

En effet, représentez-vous, il y a trois cents ans, au moment où l'ambassadeur Nicot allait apporter en France, en 1559, le premier spécimen du tabac, pour l'offrir à Catherine de Médicis; représentez-vous un homme qui aurait demandé une audience au cardinal de Lorraine, et qui lui aurait dit:

Monseigneur, les finances de l'État doivent être dans une situation assez piètre; je viens vous proposer l'établissement d'un impôt qui fera entrer dans vos coffres, dans un temps donné, aux environs d'une centaine de millions, impôt volontaire, auquel personne ne sera astreint et auquel tout le monde contribuera.

Je n'ose offrir cet argent à ma maîtresse, car je sais qu'elle mourrait de faim plutôt que d'accepter les aumônes de Votre Majesté. Va et suis mes ordres.

Matuschka soupira profondément et gagna la porte, la tête humblement baissée; mais là elle s'arrêta et leva un regard timide et craintif vers sa maîtresse, qui tenait fixés sur elle ses yeux courroucés.

Vous voulez, madame, dit-elle à voix basse, que je reporte cet argent à l'empereur; mais vous qui avez été jusqu'à présent si riche et si puissante, vous ne savez pas ce que c'est que d'être pauvre et d'avoir besoin d'argent. Vous m'avez confié votre caisse, et je dois vous avouer, hélas! qu'elle est épuisée. Oh! si je pouvais changer mon sang en or, je le ferais plutôt que de vous avouer cela. Mais il faut que je vous le dise, comtesse, si vous renvoyez cette bourse à l'empereur, je ne sais comment vous ferez le voyage de Vienne, car vous n'avez plus l'argent!

La comtesse leva lentement les bras et détacha de ses cheveux le cordon de perles dont Matuschka l'avait parée.

Va vendre cela, dit-elle. Il se trouvera bien dans la ville un juif qui connaîsse ce que valent ces perles; et quand il ne t'en donnerait que le quart de leur valeur, ce serait toujours le double de l'aumône de Sa Majesté.

Oh! maîtresse, vous voulez vendre vos perles! s'écria Matuschka en sanglotant. Vous oubliez qu'elles font partie de votre érin de famille et que chaque femme qui hérite de cet érin prête le serment de le garder intact, de ne jamais vendre ni donner aucun de ces bijoux.

(La suite au prochain numéro).